

Pierre-Yves Péchoux
10 juillet 2011

Une Famille d'Europe, récit historique (Jean-Robert Pitte)

Jean-Robert Pitte, 2011, Une Famille d'Europe, récit historique, Paris, Fayard.



Fallait-il pas dédier ce récit foisonnant à la mémoire plutôt qu'à l'histoire elle-même ? Ce sont les quatre lignages dont sont issus ses propres grands-parents que reconstitue l'auteur à partir des ménages de ses arrière grands-parents ; il réussit, en se fondant sur des souvenirs familiaux, des documents, des correspondances et, plus les dates se font anciennes, à force d'enquêtes dans divers sommiers d'état-civil, à remonter pendant au moins quatre générations le cours des alliances de ses ancêtres et à relever les méandres de leurs déplacements ; il parvient même à en signaler un qui relève de la septième et qui fut donc un discret contemporain de Bossuet...

Mais il s'agit moins de prononcer des oraisons tardives que de contribuer à l'histoire sociale d'associations dont la plupart procèdent du mariage en rassemblant dans leur diversité les tesselles souvent colorées de cette vaste mosaïque familiale ; l'auteur s'ingénie à replacer dans divers degrés de leur instruction, de leurs compétences professionnelles, de leurs inclinaisons politiques, entre souci de l'ordre et désir de progrès, et de leurs confessions religieuses : leur majorité se réclame de l'église romaine, mais les hasards des migrations à travers l'Europe et les jeux de l'amour et du hasard ont fait que le lignage paternel de l'auteur s'enracine dans le judaïsme. Ce qui nous vaut d'instructifs aperçus sur ce que fut autrefois la Hongrie. Faut-il regretter que son éditeur n'ait pas réclamé à un auteur bien reconnu comme un géographe inventif d'ajouter une carte à son tapuscrit et à son arbre généalogique ? Ou bien était-ce pour laisser aux lecteurs eux-mêmes le plaisir de cette cartographie ? Car on peut lire ce livre comme une géographie mémorielle qui démontre à la fois comme les frontières de l'Europe sont depuis longtemps poreuses, qu'il s'agisse d'individus, d'entreprises ou de capitaux, et comme l'attraction parisienne a rendu négligeables les distances qui pouvaient séparer les uns des autres les habitants de la France. A lui seul le nom de Pitte évoque des temps de transplantations de peuples contemporaines de la puissance maritime établie un temps par les Normands dans tout l'espace de l'Europe du nord-ouest. Les autres, ceux de Turillon, de Bourguet, de Perret, de Fischer, de Wendling, renvoient, depuis l'Alsace ou le Pays de Bade jusqu'à Jasseron, au Revermont et au Bugey, à ce que fut la Lotharingie, une marche où confinaient parlars germaniques et franco-provençaux. Quant au nom hongrois des juifs Réthy, qu'ils choisirent de porter après que la Hongrie fût parvenue en 1867 à plus

d'autonomie magyar dans le cadre de la Double monarchie, il succéda à celui de Rothmann, adopté par leurs aînés un siècle plus tôt pour obéir à un décret de Joseph II, alors soucieux de germaniser l'ensemble des territoires de son empire... Tant de conversions onomastiques illustrent à la fois l'ancienneté de la présence des ashkénazes en Europe centrale et leur rôle dans sa recomposition territoriale, tant démographique qu'économique, après le dernier échec du siège de Vienne par les Ottomans. Mais il faudrait encore élargir cette carte si des faits historiques corroboraient la légende familiale suggérant que ces juifs descendraient de sépharades lisboètes. Consolons-nous en reconnaissant qu'au format de ce livre c'est une carte à l'échelle de 1:15 000 000, bien trop étroite, qu'il aurait fallu dresser pour faire écho au titre, qui attire à juste raison sur les dimensions continentales de l'édifice familial, que fait apparaître son auteur au fil des chapitres.

Au retour de cette lecture, promenade captivante, nous pouvons prendre ce récit comme celui des étapes d'un mouvement d'ascension sociale d'essence méritocratique. Le rôle de l'école, celui des apprentissages fondamentaux apparaissent, d'une génération à l'autre et malgré quelques écarts chronologiques, comme des constantes décisives, bien plus importantes que celui des aléas de l'histoire diplomatique et militaire ou des dérives idéologiques du continent.

A l'auteur, qui s'impose indiscutablement dans la présentation des grandes lignes de son ascendance familiale et dans le pittoresque des traits qui donnent volume et nuances à chacun des personnages qu'il évoque et dont il participe, reprochera-t-on, ici ou là, quelques détails qui lui ont échappé, probablement parce qu'il s'imagine comme le substitut de l'un ou l'autre de ses ascendants. Arrêtons-nous à ce propos à une chanson. Pourquoi Laurent Turillon, qui vécut la fin du Second Empire, n'aurait-il pas chanté *Le temps des cerises* : « J'aimerai toujours le temps des cerises, c'est de ce temps-là que je garde au cœur une plaie ouverte » ? La chanson n'était-elle pas déjà composée en 1866, cinq ans avant que son auteur, Jean-Baptiste Clément, ne la dédie « à la vaillante citoyenne Louise, l'ambulancière de la rue Fontaine-au-Roi, le dimanche 28 mai 1871 », au terme de la Semaine sanglante de la Commune de Paris ?

Une autre constante qui s'impose à cette lecture participe d'une des qualités de l'auteur et des compétences afférentes : le souci de manger bien, d'apprécier des vins de qualité, d'éprouver l'agrément de ces gestes et d'en rendre compte... Y aurait-il eu un index pour ce récit qu'il eut fallu y ménager bien des mots qui touchent à la cuisine, à la table et aux mets que l'on y prépare et que l'on y sert.

Outre qu'il m'a rapproché de quelques-uns des lieux qui appartiennent à mes espaces vécus ou à ceux de ma mémoire, ce livre m'a de la sorte renvoyé à d'autres lectures. C'est dans *Les Cerfs-volants*, publié en 1980, que Romain Gary, cherchant une fois encore à se retrouver lui-même à travers les épreuves de l'Europe et à travers les rôles qu'il confiait à plusieurs de ses personnages, suggéra que « la gastronomie... serait la dernière grandeur universellement reconnue de (son) pays ».

Pierre-Yves Péchoux